



**SAIKAKU**

**LE GRAND MIROIR  
DE L'AMOUR MÂLE**

**I. Amours des samourais**

Traduit du japonais et présenté par Gérard Siary  
avec la collaboration de Mieko Nakajima-Siary



Éditions  
Philippe Picquier





IHARA SAIKAKU

LE GRAND MIROIR  
DE L'AMOUR MÂLE

LA COUTUME DE L'AMOUR GARÇON  
DANS NOTRE PAYS

I  
AMOURS DES SAMOURAÏS

*Traduit du japonais et présenté  
par Gérard Siary*

*avec la collaboration  
de Mieko Nakajima-Siary*



*Éditions  
Philippe Picquier*



Collection dirigée  
par Jacques Cotin

*Quand ils se découvrirent nus, ils pénétrèrent dans le Pavillon,  
Là, curieux, leurs corps déclinèrent les figures de l'amour.*

Titre original : *Nanshoku ôkagami*.

© 1999, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française,  
l'introduction et l'appareil critique.

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles

*Illustrations intérieures* : Edition xylographique originale (1687).

*Conception graphique* : Picquier & Protière.

ISBN : 2-87730-451-5  
ISSN : 1274-9508

## TABLE

Introduction .....	7
Avertissement .....	53
Indications bibliographiques .....	59

### LE GRAND MIROIR DE L'AMOUR MÂLE

#### *I. Amours des samouraïs*

Préface .....	69
---------------	----

#### I

1. L'amour : le conflit entre les deux Voies de l'amour	73
2. Le <i>b a ba</i> de ladite Voie .....	80
3. Dans l'enceinte : pin, érable, et une taille de saule	86
4. Une lettre d'amour envoyée dans un bar .....	93
5. Compromis par son sceau aux sabres en losange ..	102

#### II

1. Un sabre de deux <i>shaku</i> et trois <i>sun</i> en souvenir ...	113
2. Il garde son parapluie fermé et se fait mouiller par la pluie .....	124
3. Le front rasé sur la sente du rêve .....	132
4. L'adonis de l'est, suave comme bois de senteur .....	141
5. Coucou dans la neige .....	146

### III

1. Un chapeau de laïche en trop prétexte à ressentiment .....	155
2. On le torture à mort en laissant la neige tomber sur ses manches .....	163
3. Le sabre moyen, confié par le fantôme, survit aux flammes .....	168
4. Le grabataire sur qui les remèdes n'avaient pas prise	173
5. En pleine floraison des corêtes du Japon, il tombe amoureux .....	180

### IV

1. Des coupes de nautilus pour se noyer dans l'amour	191
2. Le garçon aux manches arrondies donne sa vie à la place de son amant .....	197
3. Ils attendent trois ans pour mourir .....	206
4. Les deux vieux arbres continuent de contempler leurs fleurs d'antan .....	213
5. Des beaux garçons s'amuse et causent des ennuis à un temple .....	218
Répertoire .....	223
Carte des provinces du Japon à l'époque d'Edo .....	249

## INTRODUCTION

### L'AMOUR MÂLE ENTRE LES HOMMES

*Le Grand Miroir de l'amour mâle* paraît le Jour de l'an 1687. Son auteur, Ihara Saikaku, natif et résident d'Ôsaka, n'est déjà plus un inconnu. Naguère virtuose du *haikai*, le voilà prosateur depuis 1682. Sa première source d'inspiration : le monde des plaisirs, avec ses lieux consacrés, ses figures pittoresques, ses splendeurs et ses misères, ses bourgeois de héros et d'héroïnes en quête éperdue de sexe, d'amour et de volupté. Déjà, les premiers livres de Saikaku, *Vie d'un ami de la volupté* (1682), *Le Grand Miroir de toutes les voluptés* (1684), *Cinq amoureuses*, *Vie d'une amie de la volupté* (1686), ont déroulé le kaléidoscope d'une Comédie humaine avant la lettre. Avec *Le Grand Miroir de l'amour mâle*, cette fois, ce sont les adeptes de l'homosexualité masculine qui accaparent le devant de la scène. Après les rapports des hommes avec les femmes, les heurs et les malheurs des hommes entre eux – femmes s'abstenir, ou presque. L'habitus sexuel varie-t-il avec l'âge, la classe et la profession d'appartenance ? Bonzes et guerriers adultes brûlent d'amour pour des mignons dans la fleur de leur beauté, et tout le public du kabuki n'a d'yeux, ne vit plus que pour les splendides acteurs de rôles féminins, à la jeunesse réelle ou contrefaite, qui parfois meurent mâlement de s'être pris au jeu de leur image. Dans les métropoles, les casernes, les théâtres, les monastères, l'alliciante Voie de l'amour mâle essaime, elle embrase et embrasse le pays. *Le Grand Miroir de l'amour mâle* sort en



même temps à Ôsaka, Kyôto et Edo, et touche un lectorat élargi. Non plus les seuls bourgeois éduqués sinon lettrés, mais les samourais eux-mêmes, les hommes au pouvoir, soumis comme tout un chacun aux affres de la passion. Cependant l'auteur réalise plus qu'une belle opération de librairie : il vient d'inscrire le *nanshoku* dans la tradition littéraire du Japon.

La première partie du titre du roman d'Ihara Saikaku comporte le composé *nanshoku*, calqué sur le chinois *nanse*, qui désigne au premier chef l'homosexualité masculine. Un peu plus, aussi : *nan* dit l'homme, le masculin, *shoku* la forme, la couleur, le désir, la volupté sexuelle. Traduire *nanshoku* par homosexualité, ce serait lui ôter son acception purement masculine, le priver de son piquant de plaisir, lui accoler une connotation médicale et clinique qu'il n'a pas.

D'ailleurs, ni l'hétérosexualité ni l'homosexualité n'existent dans les esprits japonais du XVII<sup>e</sup> siècle. La sodomie, associée à la malédiction biblique, et la bougrerie, empreinte de bestialité, non plus<sup>1</sup>. En revanche, il y a : le sexe masculin ou féminin, distingué par l'anatomie ; le genre masculin ou féminin, qui englobe une série de comportements et d'attentes issus d'une construction historique et culturelle, de sorte que la même personne peut endosser le genre féminin tout en ayant une physionomie masculine, ou l'inverse ; la sexualité, c'est-à-dire la pratique sexuelle incluant le choix de l'objet sexuel<sup>2</sup>.

En fait, *nanshoku* offre le calque, le parallèle sinon l'opposé, le strict pendant masculin, de *joshoku*, l'amour dévolu aux seules femmes-femmes, à l'exclusion de toute contrefaçon

---

1. Gary P. Leupp, *Male Colors. The Construction of Homosexuality in Tokugawa Japan*, éd. cit. Les références des ouvrages cités sont regroupées dans les « Indications bibliographiques », p. 59.

2. Sur les notions de sexe, genre et sexualité, cf. Gregory M. Pflugfelder, « Strange Fates : Sex, Gender, and Sexuality in *Torikaebaya monogatari* », éd. cit., p. 347-368.

masculine. *Nanshoku*, c'est la volupté sexuelle des hommes entre eux. L'amour mâle, pour adopter une expression qui garde l'idée de sexe masculin sans perdre en mâle vertu ou en virilité, dénote une homosexualité à l'usage exclusif des messieurs. Elle ne pointe pas de genre sexuel à construire, mais une Voie possible par où l'homme élabore le sexe de son vœu en jouant de l'arbitraire du signe.

*Le Grand Miroir de l'amour mâle* forme un volume de quarante courtes histoires, soit huit sections de cinq chapitres chacune, de longueur à peu près égale et accompagnées d'illustrations sans légende. Deux volets de vingt récits, relativement distincts, composent le tout. Le premier concerne plutôt les moines et les samouraïs, le second les acteurs-prostitués du théâtre kabuki. Les moines et les samouraïs, car ils passent pour avoir promu l'amour mâle en Voie à part entière. Les acteurs-prostitués, parce qu'ils imitent les maîtres du moment en les représentant sous leur jour idéal et fournissent aux citadins en rut le moyen de s'offrir les plaisirs de la classe dominante.

Principe commode de tomainson pour éditer la présente traduction : le tome I a pour objet les amours des guerriers, le tome II portera sur celles des comédiens.

Difficulté, aussi, car la division risque d'atténuer voire de masquer l'unité de toute l'œuvre. On a dit que Saikaku ne s'était guère soucié d'intégrer les deux parties du livre<sup>1</sup>. En effet, le chapitre d'introduction (I,1) comporterait une tension entre deux lieux fléchés : Edo, capitale du Japon de l'époque<sup>2</sup>, lieu de rédaction du livre, aire la plus dense en samouraïs, renvoie aux milieux guerriers des quatre premières sections ; la région d'Ôsaka, dite baie de Naniwa, poumon économique du pays, réfère aux quartiers théâtraux

---

1. Paul Gordon Schalow, dans l'Introduction à sa traduction du *Nanshoku ôkagami* : *The Great Mirror of Male Love*, éd. cit., p. 3.

2. Aujourd'hui Tôkyô.

de Kyôto et d'Ôsaka, toile de fond des sections V à VIII. L'auteur aurait donc eu du mal à combiner ces deux espaces en un cadre conceptuel différent.

Il semble, bien plutôt, qu'Ihara Saikaku, en glissant dans ces premières pages certains thèmes appelés à revenir, esquisse le programme du livre. Bien avant de rappeler qu'il a élu résidence à Edo, le narrateur, retraçant l'histoire de l'amour mâle au Japon, note qu'Ariwara no Narihira, le fameux poète (825-880), coiffa le bonnet mauve qui fit de lui le saint patron des acteurs de kabuki. Inversement, dans sa galerie pittoresque de figures plus ou moins associées au théâtre, à la prostitution et au monde des marchands, il glisse des intrus, un moine du mont Kôya ici, un page de seigneur là, un garçon passé à l'âge adulte ailleurs. En somme, si le clivage social entre les guerriers et les bonzes d'un côté, les acteurs et les marchands de l'autre, sert de principe de composition, il n'y en a pas moins, entre les acteurs sociaux, un rapport de contiguïté, de promiscuité même, qui corrobore la cohérence du propos d'ensemble.

Plus encore, dans le premier volet, tous les protagonistes ne sont pas des moines et des samouraïs. Ce personnage anonyme, qui cède à sa famille le droit de passer affaire avec les daimyôs, qui du fond de sa retraite songe avec nostalgie à la nouvelle revue théâtrale, n'est point un guerrier (I,2). Plus loin, un marchand de province, toqué de garçons, fait le voyage d'Edo pour rencontrer un jeune acteur en vogue et tombe amoureux d'un fils d'apothicaire (II,4). Peu après, un Ranmaru, jeune samouraï, a pour amant Sei.hachi, coiffeur à Kyôto (III,1). Enfin paraît le plus riche client du quartier de Shimabara à Kyôto, le sire de Nagayoshi, en fait un grand bourgeois (IV,1). Une nouvelle au moins par section introduit un roturier qui devient l'amant d'un samouraï. Le même constat s'applique au second volet du *Grand Miroir*. La présence de ces éléments confirme l'unité du recueil, elle laisse aussi entrevoir un brassage social par le sexe au-delà de toute hiérarchie officielle.

Néanmoins, guerriers et moines ouvrent le jeu et offrent le modèle de la Voie de l'amour mâle sur lequel s'alignera le reste de la société et, partant, la seconde moitié de l'œuvre.

\*

Pour cerner comment Ihara Saikaku, tout en adhérant à son objet, dépasse la simple notation documentaire, invente une fiction exemplaire, met en spectacle le pauvre cœur des hommes, il est utile de rappeler l'histoire de l'homosexualité masculine en Chine puis au Japon – pays qui s'en est le plus inspiré sans l'épouser –, ainsi que de la littérature de fiction qui l'a prise pour objet. Entre le VIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, tout en s'enchinoisant<sup>1</sup>, les Japonais adoptent et adaptent la longue tradition de *nanshoku* de l'Empire du Milieu.

#### LA TRADITION CHINOISE DE L'HOMOSEXUALITÉ MASCULINE

En Chine, l'histoire de l'homosexualité remonte à la dynastie des Zhou (1100-256 av. J.-C.). Le *Han Feizi* conte que, pour aller au chevet de sa mère malade, Mi Zixia, favori du roi de Wei, n'hésita pas à enfreindre l'interdiction faite à tout fonctionnaire d'user de l'équipage princier. Le roi loua sa piété filiale. Une autre fois, Mi Zixia cueillit une pêche dans le verger royal, mordit dans ce fruit qu'il trouva fondant et sucré, et le tendit au roi qui vit là attention amoureuse. Mais quand Mi Zixia connut la disgrâce, ses actes passés devinrent criminels pour son royal amant. C'est l'anecdote la plus ancienne dans les annales de l'homosexualité masculine en Chine, mais son propos est purement rhétorique. Elle engage le courtisan à se fier moins à la faveur sexuelle du

---

1. Sur la réception de la culture et de la civilisation chinoises en Chine, cf. David Pollack, *The Fracture of Meaning*, éd. cit.

prince qu'à le caresser dans le sens du poil et de ses desseins secrets. Pour nommer le rapport hiérarchique, de l'ordre de la faveur, dans lequel le supérieur accorde sa protection à un subordonné qui se trouve être son partenaire sexuel, l'auteur du texte use du terme *chong* qui ne dénote pas l'homosexualité. Les gestes délicats du favori n'en font pas moins naître une expression imagée, *partager la pêche*, qui donne déjà une idée aimable voire exemplaire de l'homosexualité. Dans sa généalogie du *nanshoku*, Saikaku cite Mi Zixia en bonne place.

Avec la dynastie des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), la pratique homosexuelle gagne du terrain, les empereurs adultes ont presque tous des favoris mâles. Le *Hanshu* en évoque certains, le plus souvent pour dénoncer les conséquences néfastes du favoritisme sexuel à l'exercice du pouvoir. Aussi grossier et brutal fût-il, l'empereur Gaozu se laissa séduire par les charmes d'un jeune garçon du nom de Ji Ru, qui, sans avoir ni talent ni adresse notables, sut gagner les faveurs de son souverain. L'empereur Wudi prit pour favorite la sœur de l'eunuque Li Yannian, lequel devint grand maître des harmonies impériales et partagea nuit et jour la couche impériale ; à la mort de sa sœur, Li Yannian tomba en disgrâce, il fut arrêté et exécuté. L'empereur Ai ne conféra pas seulement tous les avantages possibles à son amant Dong Xian ainsi qu'à sa parentèle, il le nomma même empereur sur son lit de mort. L'idée que d'importants privilèges attendent qui sait retenir l'œil de l'empereur infléchit les conduites à la cour des Han dans le sens de l'ouverture sexuelle. Le dandysme gay s'affiche, la bisexualité est tolérée dans le mariage.

Une anecdote émouvante, encore rapportée dans le *Hanshu*, forge la tradition courtoise de l'homosexualité : « Un jour que l'empereur [Ai] partageait sa couche avec Dong Xian, ce dernier s'endormit, étalé sur la manche de l'empereur. Quand on appela le souverain pour qu'il accorde une audience, il prit son épée et coupa sa manche plutôt que de troubler le sommeil de son favori. D'où le terme *duanxiu*,

“couper la manche”, qui est devenu l’expression littéraire de l’homosexualité masculine<sup>1</sup>. » Saikaku ne procède pas à un inventaire systématique. Quelques exemples marquants, d’ailleurs dégraissés de leur contexte politique, lui suffisent. Gaozu et Ji Ru, Wudi et Li Yannian, viennent rejoindre le roi Ling de Wei et Mi Zixia.

Sous les Trois Royaumes et les Six Dynasties (220-581), la pêche à demi mangée et la manche fendue font des adeptes au-delà du cercle étroit de la cour et de la noblesse. Les lettrés, les fonctionnaires, d’autres de rang moindre, expriment leurs sentiments pour d’autres hommes. Apparaît un vocabulaire dont l’usage persiste jusqu’à l’introduction de la terminologie scientifique occidentale. *Xie xia*, qui associe nudité et saleté, dénonce une familiarité indue de supérieur à subordonné. *Nanfeng*, vent ou pratique mâle, ne décrit plus la relation sociale mais l’acte lui-même. *Nanse* pointe la volupté ou l’érotisme masculins, l’acte sexuel et non pas le rôle social. D’autre part, au lendemain de la chute des Han, nombre de recueils rendent compte de la vie, de l’apparence, des mœurs de grands personnages, ainsi que des beautés masculines du jour. Dans le *Shishuo xinyu* (*Nouveau recueil des histoires de ce monde*), Liu Yiqing (403-444) évoque avec des sous-entendus l’amitié du poète Pan Yue (247-300) et de Xiahou Zhan (243-291) qui vont partout ensemble, en frères, et que leurs contemporains surnomment « disques de jade liés ». Certains poèmes laissent percer de brûlantes passions, d’autres évoquent l’amour vénal pour de jeunes et beaux garçons. L’homme idéal a les cheveux brillantinés, le visage poudré pour avoir le teint clair, de petites fesses bien reluisantes, il est comparé au jade. Le terme japonais *nanshoku* calque le chinois *nanse*.

Sous la dynastie des Tang (618-907), qui mêle les cultures de l’Asie centrale et de la Chine, la sensualité s’exprime

---

1. Robert van Gulik, cité par Michel Braudeau dans la préface d’*Épingle de femme sous le bonnet viril*, éd. cit., p. 9.

largement. Il n'est plus guère question du favoritisme homosexuel dans les histoires officielles, mais la poésie reflète l'homosexualité de l'époque, malgré les ambiguïtés de genre du chinois, dans nombre de vers exaltant l'idéal de l'amitié. Bo Juyi (772-846) retrace ici les nuits de bonheur passées avec un ami dans les rigueurs de l'hiver. Là, il raconte comment il a fait du rouleau de soie pourpre offert par un ami cher, désormais éloigné, un dessus-de-lit qui lui donne l'impression d'être encore avec lui. Ailleurs, il rêve d'un ami intime pour trouver une lettre de lui à son réveil ou bien il se réveille en s'attendant à trouver l'aimé en personne au lieu d'une simple lettre. L'émouvante rencontre de Li Bo et de Du Fu hante la poésie de ce dernier. Les poètes endossent des identités d'emprunt pour exprimer de façon indirecte ou allusive des sentiments d'amitié qui ne sont pas dénués d'une composante homosexuelle. La littérature populaire exploite ouvertement, elle, la thématique du sexe et la prostitution masculine. Le premier terme péjoratif apparaît : *jijian*, « lubricité de poulet », rattache l'homosexualité à la bestialité pour désigner l'acte homosexuel. Il n'est pas indifférent de noter que Saikaku cite assez souvent Bo Juyi, l'un des poètes chinois les plus appréciés au Japon<sup>1</sup>, de même que certains poèmes d'amitié de Du Fu (712-770) et Li Bo (701-762). Ses références classiques, sans rechercher systématiquement l'allusion homosexuelle, peuvent être associées de près ou de loin à l'amour mâle.

Sous la dynastie des Song (960-1279), les mâles favoris de cour continuent de perdre du terrain, ils ne figurent plus que dans une section biographique séparée de l'historiographie officielle. Avec l'urbanisation croissante, les faveurs sexuelles se monnaient, la prostitution masculine se répand, les hordes d'« hommes de la lune brumeuse » infestent la ville. Le phénomène est désormais assez courant pour que les

---

1. Cf. Hirakawa Sukehiro, « Chinese Culture and Japanese Identity : Traces of Po Chü-i in a Peripheral Country », éd. cit., p. 1-22.

autorités consignent les effets physiologiques de la sexualité ou du viol anal. Au début du XII<sup>e</sup> siècle, elles finissent par interdire légalement la prostitution masculine. Les néo-confucéens, prônant les devoirs envers la famille et l'ascétisme moral, ont sans doute été pour quelque chose dans l'évolution des mœurs vers une certaine intolérance. L'hostilité de longue date du bouddhisme à l'encontre de l'homosexualité a pu jouer aussi sur les esprits et les pratiques des laïcs. Les sources des Song n'en attestent pas moins l'existence d'un système hautement développé de prostitution, et d'une pratique assez ouverte pour attirer l'attention des écrivains. Si l'expansion de la prostitution dans les villes, au Japon comme en Chine mais plus tard, suscite des mesures répressives et un discours moralomédical, *Le Grand Miroir* ne fait guère état de l'intervention des autorités, sinon dans les débuts du kabuki, et ne signale pas d'intolérance ; seuls les adeptes de l'amour mâle ne supportent pas les femmes.

Sous les dynasties des Yuan et des Ming (1264-1644), le lectorat s'accroît grâce à l'explosion démographique, à l'alphabétisation croissante, au perfectionnement de l'imprimerie. Près de deux mille ans d'écrits sur la manche coupée ou la pêche partagée s'offrent à la lecture de l'érudit, du marchand, du bureaucrate, de l'étudiant. Les références de la tradition sont là : les anciens souverains et leurs favoris, les amours romantiques des hommes des Six Dynasties en poésie, les mises en garde répétées des historiens contre la collusion du sexe et de la politique, les odes à l'amitié des lettrés Tang. Ces modèles procurent le sens de la tradition et légitiment la pratique homosexuelle. Dans toutes les classes, dans toutes les régions. Phénomène comparable à ce qui se passe alors au Japon, mais les autorités japonaises, qui récupèrent l'homosexualité comme exutoire infiniment préférable à la rébellion, la répriment seulement quand elle trouble l'ordre public et se contentent de la parquer dans des zones spéciales, tout comme la prostitution féminine.



De la vie homosexuelle sous les Ming, les œuvres de Li Yu (1611-1679 ou 1680) fournissent de remarquables aperçus. L'un de ses récits, *La Maison de tous les raffinements réunis* (*Cuia lou*), présente deux sortes de rapports sexuels axés sur la classe et sur l'âge. Deux jeunes gens, Jin et Liu, décidant de ne pas passer les concours, ouvrent une boutique de produits de charme. Tout en fondant une famille, ils partagent pour amant un jeune homme du Sud, Quan, qui a la garde du commerce ; à tour de rôle, Jin et Liu lui tiennent compagnie la nuit et profitent des « fleurs de l'arrière-cour ». Un fonctionnaire puissant et corrompu, Yan Shifan, a vent de la beauté de Quan, le convoque pour l'embaucher comme favori, le cloître des nuits dans son bureau, mais en vain. Pour se venger, Yan convainc un puissant eunuque, Sha, de châtrer Quan pour l'employer à son service. Emasculé, Quan n'a d'autre ressource que de servir Sha. A la mort de ce dernier, il devient serviteur de l'empereur Wanli et lui présente un rapport sur les sévices de Yan qui entraîne sa décapitation. Le récit présente un ménage à trois, de type égalitaire, où les aînés tiennent le rôle sexuel actif. Le jeu se complique encore d'un mariage hétérosexuel. Les violences sexuelles montrent que les hommes de position sociale inférieure, sous la menace ou par nécessité économique, sont parfois contraints de se donner à d'autres hommes. Il se dégage du récit une morale qui ne porte pas sur la loyauté entre les membres du couple, impératif catégorique de l'amour mâle dans sa version guerrière au Japon, mais sur l'abus sexuel et le châtiement mérité qu'il appelle.

Un autre récit de Li Yu, *Nan Mengmu jiaobe sanqian* (*Une mère virile à la Mencius fait l'éducation de son fils et déménage trois fois*), renseigne sur les mœurs homosexuelles de la province de Fujian. Li Yu reprend le composé déjà usité, *nan-feng*, pratique mâle, en remplaçant *nan*, mâle, par l'homophone *nan*, sud. Double entente qui combine l'acte à son aire privilégiée d'exercice. S'interrogeant sur les origines de cette « coutume du Sud », Li Yu replace l'amour mâle

dans un contexte général. Après avoir justifié la nécessité de l'amour hétérosexuel dans une perspective utilitaire et cosmologique – comblement de la cavité de la femme et procréation –, il invoque la raison économique pour expliquer que la pratique homosexuelle naquit lorsque des hommes jeunes et pauvres, forcés de vivre ensemble, découvrirent le sexe anal et profitèrent de la demande sexuelle pour se vendre. Pour Li Yu, la « coutume du Sud » est « naturelle », elle se manifeste aussi dans la nature, il existerait d'ailleurs un arbre formé d'un petit arbre et d'un grand arbre qui s'entremêlent pour n'en faire qu'un et s'enlacent si vigoureusement que même abattus, leurs troncs restent inséparables. Cette image classique de la fidélité amoureuse, reprise de la littérature et de la peinture des Han, devient symbole de l'homosexualité. On retrouve chez Ihara Saikaku, comme chez d'autres écrivains de son temps, cette tentation généalogique qui peut prendre un tour parodique.

L'histoire proprement dite se passe à Fujian. Jifang, jeune lettré d'une vingtaine d'années, profond misogyne, se plie aux conventions et épouse une femme. Elle meurt en couches et lui laisse la charge d'élever tout seul son fils. Jifang tombe amoureux de Ruiji, beau garçon de quatorze ans, issu d'une famille pauvre, qui a remporté un concours de beauté masculine dans une fête religieuse. Jifang demande la main de Ruiji au père de celui-ci, vend toutes ses terres pour acheter son bien-aimé et dispense tout son amour à son époux. Pour n'avoir pas à contracter de mariage homosexuel, Ruiji se châtré, sa cicatrice se résorbe en forme de vagin. Il s'installe dans son rôle d'épouse, se bande les pieds, s'habille en femme, reste au foyer. Un préfet jaloux accuse Jifang d'avoir châtré un mineur. Comme Ruiji reconnaît s'être châtré lui-même, le préfet ordonne de le faire battre pour automutilation et violation du devoir de piété filiale. Jifang demande à prendre la place de son amant, il est battu à mort. Avant de décéder, il confie l'éducation de son fils à Ruiji qui, se chargeant de la tâche, veille à ce que le jeune Chengxin ne se

laisse pas prendre à l'engouement frivole pour l'homosexualité et achève ses études avec succès ; il n'hésite pas à déménager si des séducteurs serrent de trop près son protégé. Finalement, Chengxin réussit au concours. Ruiji se voit honorer comme une vraie mère de Mencius – philosophe confucéen connu pour sa piété filiale –, il incarne le paragon de la veuve qui se consacre à l'éducation de son fils.

Li Yu décrit ce mariage de Fujian en termes idéalistes : c'est une histoire d'amour, de fidélité, de chaste veuvage ; le passage d'un genre à l'autre y est complet. Le récit comporte un vrai mariage qui reflète le désir masculin de légitimer les relations homosexuelles en les alignant sur le mariage hétérosexuel. Fujian, au sud-est de la Chine, était renommé pour ses manches fendues et ses pêches à demi mangées. Li Yu relate une prestation de serment d'amitié : les deux hommes sacrifient carpe, coq et canard, échangent leurs dates exactes de naissance, s'enduisent la bouche du sang des animaux, se jurent loyauté éternelle, consomment dans un festin les victimes sacrificielles, s'adressent enfin la parole en se donnant du « grand » et du « petit frère ».

Un autre lettré, Shen Defu (1578-1642) confirme qu'à Fujian les relations entre hommes peuvent aller jusqu'au mariage : le plus âgé du couple est dit « frère aîné et adoptif », *qixion*, le plus jeune « frère cadet adopté », *qidi* ; *qi* peut signifier accord ou contrat écrit, amitié fervente, adoption. Il note encore que la cérémonie de mariage va bien au-delà du rite d'engagement fraternel, elle prend la langue et les usages du mariage hétérosexuel. Le cadet va vivre dans la famille de l'aîné, les parents de celui-ci le traitent en beau-fils attitré, le frère aîné l'entretient le temps du mariage. S'il est riche, l'aîné adopte de jeunes garçons ; le couple les élève comme ses propres enfants. D'ordinaire, ces unions prennent fin car le cadet doit remplir son devoir filial et procréer ; l'aîné paie ce qu'il faut pour lui trouver une épouse adéquate. Comble de la dévotion amoureuse : à Fujian, les amants malheureux vont jusqu'à se noyer ensemble, dans les bras l'un de l'autre.

Le mariage homosexuel s'y impose tant et si bien que les hommes en arrivent à sacrifier à un dieu protecteur : un lapin.

Au-delà de Fujian, les hommes peuvent se lier d'un amour fervent. Tous les couples ne s'aiment pourtant pas d'amour tendre comme à Fujian, et dans les romans des Ming, il arrive que tel maître soumette à ses appétits le garçon qui le sert et le fasse profiter de ses faveurs en échange. Le rôle sexuel est fonction de l'âge et du statut de classe. Le garçon, passif le temps de sa jeunesse et de sa beauté, passe plus tard à des rapports hétérosexuels. Même si la bisexualité n'est pas impossible, les positions sexuelles ne font le plus souvent que renforcer les positions sociales, et la pêche partagée comporte son versant d'exploitation. La littérature chinoise présente un amour mâle codifié, intégré, modelé sur les rites du couple hétérosexuel, à la nomination près de ses membres. Un amour cru, aussi, qui n'est pas exempt d'une violence physique ou symbolique infligée aux amants par d'autres. Rien à voir avec le romantisme amoureux, vif mais pudique, des samouraïs d'Ihara Saikaku qui, refusant de sacrifier leur amour au devoir de leur charge, en arrivent à célébrer leur suicide – équivalent de la noyade des hétéros –, beau geste serein qui finit par caractériser l'esthétique homosexuelle.

Lorsque les Chinois émigrent, ils exportent avec eux leur sensibilité homosexuelle. Outre-mer, dans les enclaves chinoises, le manque de femmes incite plus à la pratique homosexuelle. A Manille, les autorités espagnoles, qui ne badinent pas avec l'homosexualité, arrêtent, condamnent aux galères, brûlent les Chinois suspects de sodomie. Au Japon, les mêmes mœurs sont mieux reçues. Un mot d'argot contemporain, *xia zhuan*, « l'intimité avec la jarre », image peut-être colportée au Japon par les marchands chinois de Fujian, parvient jusqu'à Ihara Saikaku, qui imagine d'ailleurs les amours d'un Chinois et d'un acteur de kabuki d'Ôsaka, situation d'autant plus inattendue que les Chinois, en raison de la

**A**vec *Le Grand Miroir de l'amour mâle* (1687), Ihara Saikaku poursuit son exploration du monde des plaisirs, mais il adopte ici un nouveau point de vue, celui d'un adepte de l'homosexualité, pour exalter les beautés et les mérites de la Voie de l'amour mâle qu'il oppose, avec une férocité tempérée par l'humour, à la Voie des femmes toute d'artifices.

Si l'écrivain fait défiler les types les plus divers – de l'éphèbe au contempteur de l'espèce féminine en passant par les moines et leurs mignons acolytes –, il s'intéresse surtout, dans ce premier volume, aux amours des samouraïs. Leur passion amoureuse les place souvent en conflit avec les obligations qu'ils ont envers leur seigneur. Entre l'accommodement domestique et le suicide, le monde flottant n'épargne pas aux guerriers les affres de la passion.

Le second volume relatera les amours des acteurs. Cette œuvre capitale d'Ihara Saikaku – qui prend au miroir une société en pleine mutation – était jusqu'à présent inédite en français.



Collection dirigée  
par Jacques Cotin



Éditions  
Philippe Picquier

139 F  
21,19 €

harmonia mundi  
diffusion livres



Extrait de la publication

PICQUIER & PROTIERE

En couverture : D.R. L'acteur Sawamura Sôjuro